

notre maladresse divertissait beaucoup les Indiens. Comme ce sac à eau ne peut se poser à terre sans que son contenu se répande, on le suspend à une espèce de petit trépied qui se place à l'entrée de la cabane.

« Notre maigre repas achevé, la femme du chef vint nous demander des présens; peu satisfaits de son hospitalité, nous ne nous expressions pas de la satisfaire; alors les Indiens se mirent à nous dérober plusieurs petits objets, et sans doute ils auraient poussé leurs procédés bien plus loin, s'ils ne se fussent pas aperçus que nous prenions nos fusils et que nous nous préparions à nous en servir. Alors ils devinrent moins grossiers.

« Ils avaient trente-deux cabanes, et étaient en tout au nombre de deux cents. Vingt-deux armés d'arcs et de flèches étaient constamment autour de nous; cependant ils avaient l'air de nous craindre, et ce fut notre salut. Ils avaient plus de cinq cents chevaux, quelques-uns étaient très-beaux.

« Le chef ayant fini son repas du soir, tint un conseil derrière sa cabane avec tous ses guerriers. Nous ne vîmes pas d'un bon œil qu'ils eussent l'air de vouloir nous cacher leur réunion. C'est pourquoi le soir nous rassemblâmes tous nos chevaux autour de notre tente afin de les surveiller jusqu'au lendemain; mais on n'en put retrouver

qu'un petit nombre, on supposa que le reste avait été mis de côté par les Indiens. La foule qui nous avait entourés pendant le jour, s'évanouit à mesure que la soirée s'avança, et à la nuit tout fut tranquille dans le camp et aux environs. Au même moment le chef dont la cabane était près de la nôtre, se tenant à l'entrée, harangua avec beaucoup de véhémence et d'une voix assez forte et assez distincte pour pouvoir être entendu par chacun des siens qui étaient tous rentrés chez eux. N'ayant pas d'interprète de sa langue, nous ne pûmes rien comprendre de son discours. Tout resta tranquille pendant la nuit; le lendemain dès la pointe du jour, le chef prononça un autre discours, et aussitôt après, tout le camp fut en mouvement. Les tentes furent abattues et toute la troupe fut bientôt prête à partir. Comme plusieurs chevaux, nos marmites et d'autres objets importans nous manquaient, nous n'étions pas disposés à quitter nos hôtes aussi brusquement qu'ils semblaient le vouloir. Nous mandâmes en conséquence le vieil interprète espagnol, pour qu'il adressât nos plaintes et nos représentations au chef. Celui-ci nous dit que nos chevaux s'étaient égarés, et que plusieurs de ses gens étaient allés à leur poursuite; toutes ses autres excuses n'avaient d'autre but que de gagner du temps jusqu'à ce que sa troupe se mît en marche. Nous

n'avions pas un moment à perdre, le major Long fit saisir des chevaux et d'autres objets pour une valeur correspondante à celle de ce que nous avions perdu, cette mesure produisit l'effet désiré. Les femmes et les enfans s'étaient déjà éloignés avec tout leur bagage, excepté ce que nous avions retenu. Nous étions entourés de tous les hommes armés, ils avaient beaucoup plus de flèches que les jours précédens, nous appréhendions que la querelle ne fût poussée trop loin; quelle agréable surprise nous éprouvâmes donc, lorsque l'on nous rendit tout ce que nous réclamions; nous nous séparâmes très-amicalement de ces Kaskaias.

« Ces Indiens sont plus petits et moins bien faits que les Otous, les Pânis et la plupart des Indiens du Missouri qui ont des demeures fixes. Il nous sembla qu'ils avaient peu de fréquentation avec les blancs. Nous ne leur vîmes qu'une très-petite quantité d'objets de fabrique étrangère; ils leur venaient sans doute des Espagnols. Ils errent dans le pays voisin des sources de l'Arkansâ et du Rio-del-Norte, et étendent leurs chasses jusqu'au Rio-Roxo et aux sources du Brassis. Le grand nombre de figures de crocodiles qu'ils portent, soit comme ornement, soit comme amulette, pour guérir ou prévenir les maladies et les malheurs, prouve qu'ils poussent leurs courses jusque dans les contrées habitées par ce reptile.

Ces images sont taillées en bois, couvertes de cuir et ornées de verroterie. On les suspend au cou, nous en vîmes plusieurs portées par les enfans et par les adultes; les morceaux de miroir dont ils se paraient avaient aussi la même forme.

« Ils sont très-sales, et comme tous les sauvages, dévorés par la vermine que les femmes mangent avidement. Quelques-unes de celles-ci sont très-jolies. Ces Kaskaias ont de beaux traits, le nez aquilin, des dents bien rangées, et des yeux vifs et brillans quoique très-petits; ils ressemblent aux tribus du Missouri, leur teint est plus clair que celui de la plupart des Indiens de l'est.

« Ils furent plus grossiers envers nous que ne l'avaient été les autres sauvages du Missouri. On peut les ranger parmi les plus misérables et les plus barbares de ceux qui vivent à l'est des Monts-Rocailleux. Leur existence errante et précaire, et la nature ingrate du pays qu'ils habitent, mettent un obstacle invincible à leurs progrès dans la civilisation. De même que les autres peuplades de l'ouest, ils nous offraient leurs femmes; c'était uniquement par un motif d'intérêt sordide; le désir de nous montrer du respect et de la bienveillance n'y entraît pour rien. Ils n'avaient pour provision que de la chair de bison; leurs chevaux, leurs armes, leurs tentes et leurs chiens composent toute leur richesse.

« Dans leurs marches, ils sont tous à cheval, sont très-habiles cavaliers et montrent une grande adresse à jeter le lacet; c'est de cette manière qu'ils prennent les chevaux sauvages. Ils chassent le bison à cheval avec l'arc et les flèches; ils sont peu au fait des armes à feu; quelqu'un de notre détachement ayant donné un pistolet de prix à un Kaskaia, celui-ci le lui rendit en lui demandant en échange un couteau. Ils quêtèrent du tabac, et nous firent entendre par signes qu'ils le trouvaient trop fort pour le fumer sans mélange. Ils ne nous importunèrent pas pour avoir de l'eau-de-vie, ce qui nous fit présumer qu'ils ne sont pas encore épris de cette funeste liqueur.

« Ayant tout recouvré à l'exception de quelques cordes et de licous, qui ne nous étaient pas très-nécessaires; nous nous mîmes en route le 12 de bonne heure, en doublant le pas, de crainte que leurs jeunes gens n'eussent la fantaisie de nous suivre pour nous prendre nos chevaux. »

La vallée s'élargissait, dans quelques endroits, la surface du sol offrait un lit de sable nu et doux, dans d'autres, une incrustation saline semblable à une couche de glace mince; elle devait évidemment son origine à l'évaporation de l'eau qui venait des rochers de grès rouge, arides et escarpés, dont la vallée était bordée. On découvrit le 15 après midi, un bois touffu dans le lointain de

l'autre côté de la rivière; cette vue remplit de joie les voyageurs qui depuis si long-temps ne parcouraient que des sables déserts et brûlans. On aperçut le 14 des retranchemens construits par les Indiens le long de la rivière près d'un bosquet de peupliers; on en avait rencontré fréquemment de semblables dans la plupart des petits bois voisins de la base des montagnes; on observait à peu de distance des traces de trous qui probablement avaient servi de cache.

L'apparition d'ormes, de phytolacca, de cephalanthus et d'autres végétaux que l'on n'avait pas vus précédemment, indiquait dans la nature du pays un changement après lequel on soupirait depuis long-temps. La largeur du lit de la rivière dans cet endroit, était de 2,400 pieds, mais l'eau ne couvrait que des parties isolées dans cet espace. Au sud-ouest de l'Arkansâ, région où l'on voyageait, se trouvent des cantons immenses de sable mobile, les plantes y sont si rares, et il est si fin, que le vent le porte aisément d'un lieu à un autre. Ces plaines ont une surface ondulée, il n'y croît d'autres arbrisseaux que des pruniers sauvages, partout où ils prennent racine, le sable s'amoncèle à l'entour et forme ainsi des élévations permanentes. L'yucca, le cactus frutescent, l'argemone blanche, le bartonia nocturne, sont les plantes les plus remarquables de ces déserts.

On traversa deux fois la rivière le 15; son lit avait 1400 pieds de large; l'eau ne se trouvait que dans un petit nombre de flaques où elle était stagnante. Les rives s'élèvent quelquefois par une pente insensible; elles sont plus rarement perpendiculaires, et ordinairement ne sont pas à plus de quatre pieds au-dessus du fond du canal. On voit çà et là du bois flotté au-delà de ses rives, ainsi dans les hautes eaux cette rivière déborde; elle doit être alors très-rapide. La vallée avait deux milles de largeur et paraissait fertile.

Pendant le jour, l'air retentissait du cri assourdissant des sauterelles; elles servent de pâture à une belle espèce de faucon particulière aux régions du Mississipi. Comme elles sont grosses et qu'elles ont les mouvemens assez lourds, cet oiseau en fait aisément sa proie, il les enlève en planant et les dévore en l'air.

Une chasse heureuse procura aux voyageurs, le 15, une provision abondante de chair de bison; on la fit sécher et on la fuma pendant la nuit, de sorte que l'on se trouva pour quelque temps à l'abri de la disette. Le temps était beau et serein; le vent soufflait avec force et faisait voler des nuages de sables brûlant qui incommodaient extrêmement; il pénétrait à travers les habits et affectait si péniblement les yeux, que l'on y voyait à peine assez pour conduire les chevaux.

Il est apporté du lit de la rivière, qui est là une plage nue et large de plus d'un mille, et le vent l'amoncèle sur la rive en tas immenses et mobiles. Quelques-uns couvraient le tronc et une partie des branches supérieures d'arbres qui paraissaient fort grands. Quoique l'on fût à 300 milles de la source de la rivière, on trouvait très-peu d'eau, et comme elle était stagnante et fréquentée par les bisons et d'autres animaux, son aspect et son odeur causaient également le dégoût; l'excès de la soif pouvait seul engager à la boire.

Il paraît que les orages sont fréquens dans ces déserts sablonneux. On fut assailli le 16 d'une grêle si abondante venant du nord-ouest, qu'elle couvrit la surface de la terre; quelques grêlons avaient près d'un pouce de diamètre. Poussés par un vent très-fort, ils frappaient les voyageurs avec une grande violence. Les chevaux suivant leur coutume dans ces occasions, refusaient de marcher autrement que vent arrière. Des mulets s'échappèrent, on ne put les rattraper qu'à un demi-mille de distance. « Nous ne pûmes nous abriter, dit le narrateur, qu'en étalant nos couvertures autour de nous, et nous attendîmes ainsi la fin de l'orage, non sans nous rappeler que des tourmentes semblables avaient causé la mort des hommes et des chevaux. Quoiqu'il tombât beaucoup de pluie,

elle fut si rapidement absorbée par la terre, que l'on ne vit couler qu'un bien petit nombre de ruisseaux. A mesure qu'on avançait, les bisons devenaient extrêmement nombreux. On en voyait, dans le milieu du jour, des milliers qui venaient de tous côtés aux flaques d'eau éparses au milieu du lit de la rivière. Dans cette saison la chair des mâles ne vaut rien.

« On campa le 17 à la rive droite, sous un morne bas qui sépare la vallée à moitié boisée des plaines hautes et ouvertes. Les ormeaux fléchissaient sous le poids des innombrables grappes de raisins dont les vignes sauvages étaient chargées. Sur la rive opposée régnait une suite de monticules sablonneux, tapissés de vignes qui ne s'élevaient pas à plus d'un pied ou de dix-huit pouces au-dessus du sol. En examinant ces dunes, nous reconnûmes qu'elles devaient leur existence aux vignes. Elles avaient arrêté le sable apporté par le vent, en telle quantité, qu'il avait enterré leurs tiges, ne laissant hors de terre que l'extrémité des branches. Quelques-unes étaient tellement couvertes de fruit, que l'on n'apercevait absolument que les grappes tassées les unes contre les autres, et cachant entièrement la tige. Le raisin de ces vignes est incomparablement meilleur que celui des autres, soit indigènes, soit exotiques que nous avons rencontrés aux États-Unis. Le sable

en recouvrant la plus grande partie du tronc, produit le même résultat que la taille en prévenant le développement des feuilles et des fleurs de tout ce qui ne voit pas le jour, tandis que ce qui est hors de terre jouit d'un très-haut degré de chaleur et de lumière par la réflexion du sable environnant. C'est sans doute à ces circonstances que les raisins de ces vignes doivent leur qualité supérieure. Nous en mangeâmes avec excès, si toutefois il peut y en avoir dans l'usage de ce fruit délicieux et salutaire. Ils font dans ces déserts la nourriture des dindons et des ours noirs. »

Le 21 août l'on avait parcouru plus de 150 milles le long de la rivière, sans y apercevoir de l'eau courante, et l'on avait passé devant l'embouchure de plusieurs de ses affluens qui étaient également arides. Il tomba tant d'eau dans la nuit, que le 21 on vit enfin de l'eau couler. L'après-midi l'on découvrit une épaisse colonne de fumée s'élever brusquement du sommet d'une colline à une certaine distance à la droite de la rivière. Au bout de quelques minutes elle cessa tout-à-coup. Comme depuis quelques jours on avait observé des vestiges d'Indiens; on fut confirmé dans l'idée qu'on se trouvait à peu de distance d'un village ou d'un camp. On s'attendait donc à chaque instant à rencontrer un de leurs partis. Une troupe très-nombreuse de chevaux que l'on aperçut le 23 au

soir entre des arbres épars au milieu de la rivière, fut regardée comme appartenant à des Indiens ; en conséquence on fit halte. l'on mit les armes à feu en bon ordre et l'on se tint sur ses gardes. En avançant, on reconnut que c'étaient des chevaux sauvages, ils prirent la fuite de différens côtés.

« Notre provision de maïs grillé, dit le narrateur, était entièrement épuisée. Depuis que nous étions séparés de nos compagnons sur l'Arkansâ, nous nous étions restreints à la cinquième partie d'un litron par jour pour chaque homme. D'abord la privation de cette petite ration nous fut sensible ; cependant on ne tarda pas à s'accoutumer à la vie du chasseur dans sa plus grande simplicité, en mangeant la viande de bison ou d'ours sans sel ni assaisonnement d'aucune espèce, et substituant du dindon ou du gibier dont nous avions abondance, au pain. Les semaines pendant lesquelles nous avons souffert de la disette vers les sources de la rivière, nous avaient appris à nous passer de toutes les superfluités, et à nous contenter de ce qui est strictement nécessaire pour soutenir l'existence.

« D'autres inconvéniens d'un genre différent étaient plus sérieux. Nos vêtemens étaient devenus si sales, qu'ils offensaient la vue et l'odorat. Obligés de faire à la fois le métier de voyageur, de palefre-

nier, de boucher et de cuisinier, couchant sur la dure, presque continuellement en marche pendant le jour, il n'était pas surprenant que nous ne pussions pas nous tenir aussi propres que nous l'aurions désiré. Cependant nous nous étions soignés passablement tant que nous avons trouvé de l'eau pour laver notre linge ; depuis quelques semaines nous n'en avons plus la possibilité. Le sable de la rivière était si fin et ressemblait tellement à un fluide, qu'il était inutile de chercher à y creuser. Tout ce que nous avons pu faire quand il avait fallu se procurer de l'eau, avait été de pratiquer une large excavation peu profonde, et au fond de laquelle un peu d'eau pouvait se rassembler, mais il n'était guère possible d'en puiser plus d'une pinte à la fois, et il était rare qu'elle eût plus d'un pouce ou de deux pouces de profondeur ; d'ailleurs elle était si trouble qu'on ne pouvait s'en servir pour rien laver. La chaleur excessive aggravait les inconvéniens résultant du manque de linge propre, et nous appréhendions que notre santé n'en souffrît.

« Des myriades de petits insectes presque invisibles nous faisaient beaucoup souffrir ; une raffale de vent, un atmosphère chargé de fumée, ne suffisaient pas pour nous en débarrasser ; un vêtement de cuir très-serré, ne met pas non plus à l'abri de leurs persécutions. Dès que l'on pose le pied au milieu de leur tas, ils pénètrent à travers

les vêtemens et couvrent le corps, on ne sent leur morsure que lorsque leur tête s'est enfoncée dans la peau; on ne peut plus les en retirer, car ils se laissent séparer en deux plutôt que de lâcher prise. La tête restée sous la peau, y cause une démangeaison si insupportable, que l'on aggrave le mal en s'efforçant d'en détruire la cause. Les bains bien loin de nous soulager, augmentaient nos souffrances et l'irritation que nous cherchions à calmer.

« Les chevaux et les chiens ainsi que plusieurs animaux sauvages sont également exposés aux attaques d'une tique qui devient quelquefois très-grosse. Ainsi un voyage dans ces déserts est à tous égards bien plus pénible qu'on ne peut l'imaginer. »

On approcha le 31 août à la base occidentale des monts Ozarks, groupe de montagnes basses qui se prolonge à l'est vers le Mississipi et dont les branches en s'avancant au sud font décrire au Rio-Roxo des sinuosités de ce côté. On entra le 1^{er} septembre dans ces hauteurs; elles sont couvertes de forêts extrêmement touffues; la rivière se rétrécit. On se trouvait dans un pays très-fertile, et l'on éprouvait le regret de ne pas y être arrivé plutôt.

Le 8 septembre on trouva une petite pirogue amarrée au rivage. Son apparence annonçait que

son maître l'avait abandonnée depuis plusieurs mois; on en avait besoin, on pensa que la nécessité autorisait à en faire usage. Les chevaux de bagage étaient exténués de fatigue, on chargea la pirogue de ce qu'il y avait de plus lourd, et deux hommes s'y embarquèrent. A peu de distance on aperçut dans les bois les restes d'un ancien camp; il avait été occupé par des blancs. D'autres indices annonçaient que l'on approchait de quelque établissement.

On arriva le 10 au confluent de la rivière que l'on suivait avec une autre plus considérable, que l'on reconnut pour l'Arkansâ. « Notre chagrin d'avoir été déçus pendant si long-temps, car nous nous imaginions être sur les bords du Rio-Roxo, fut un peu diminué en songeant que la saison était avancée, que nos chevaux étaient si exténués et nos provisions si épuisées, que nous n'avions plus la possibilité de retourner et d'essayer de découvrir les sources du Rio-Roxo. Notre erreur venait de notre confiance dans les cartes, des idées adoptées sur la position des branches supérieures de cette rivière et surtout de l'assurance que nous avaient donnée les Kaskaïas, car nous ne supposions pas que dans une chose qui leur était si indifférente, ils eussent voulu nous tromper.

« Nous étions donc sur la Canadienne que nous avions suivie pendant 796 milles; nous avions

employé sept semaines à parcourir cette distance. C'était tout ce que la force de nos chevaux nous avait permis de faire. »

Les voyageurs eurent de la peine à se dégager des marécages couverts de roseaux qu'ils trouvèrent après avoir passé sur la rive gauche de l'Arkansâ. Étant entrés dans un sentier fréquenté, ils s'aperçurent que des hommes à cheval les y avaient précédés depuis peu de temps. Une troupe de huit Cherokis, qu'ils rencontrèrent, leur apprit que le lendemain ils arriveraient à un poste militaire des États-Unis. Ces Indiens étaient à cheval, transportant avec eux leurs fusils, leurs marmites et tout ce qui est nécessaire pour une partie de chasse qu'ils comptaient faire sur le territoire des Osages. Trois avaient des chapeaux ronds, tous étaient vêtus de chemises de calicot ou avaient quelque partie de leur habillement provenant de fabrique étrangère. Leur malpropreté indiquait qu'ils fréquentaient les blancs.

Des coups de fusil que l'on entendit le 12, annonçaient que l'on était sorti de ces solitudes où la vue d'un homme est un phénomène. En allant à la découverte, on se trouva en face d'un détachement de compatriotes accompagnant un marchand qui allait à un poste situé sur un affluent de l'Arkansâ. C'étaient les premiers hommes blancs que l'on apercevait depuis plus de trois

mois. Le lendemain, le major Long arriva avec sa troupe au fort Smith, où l'accueil amical qu'ils reçurent leur fit oublier leurs peines et leurs fatigues.

Leurs compagnons dont ils s'étaient séparés sur les bords de l'Arkansâ, se trouvaient au fort depuis quatre jours. Ceux-ci avaient eu également leur part de contrariétés.

« Le 24 juillet, dit le narrateur, après le départ d'une portion si considérable de notre troupe, nous sentîmes la nécessité de redoubler de vigilance et de nous occuper de nos moyens de défense personnels plus que nous n'avions fait jusqu'alors; car, si auparavant nous pouvions à peine nous regarder comme assez forts pour résister avec avantage à des ennemis que nous rencontrions, notre position devenait encore plus critique. Nous allions traverser un désert immense qui nous séparait des pays civilisés, et qui devait être parcouru par des détachemens de guerriers indiens, toujours disposés à attaquer. On ne doit pas être surpris si nous concevions des inquiétudes et même des doutes sur la réussite de notre entreprise. »

« Dès le 26, on rencontra un camp d'Indiens. Tout annonçait leurs intentions pacifiques; ils nous prirent la main, nous firent entendre par signes qu'ils étaient bien contents de nous voir, et